La route du temple

«Qui a le contrôle du passé, a le contrôle du futur.»
G. Orwell, «1984»

Deux films interdits, «La Commissaire» (1967) d'Alexandre Askoldov et «Le Repentir» (1985) de Tengiz Abouladze sortent à peu d'intervalle en 1986 et en 1987: le premier près de 20 ans après sa réalisation, le second après une censure limitée par chance à une année seulement. L'interdiction de «La Commissaire» en 1967 est la conséquence de l'instauration définitive de la censure d'Etat qui ne cessera qu'une année après la réalisation de «Repentir».

Après la mort de Staline, puis le XXème congrès du Parti communiste en 1956 et le «Rapport secret» de Khrouchtchev dénonçant le «culte de la personnalité», la politique culturelle soviétique vécut une période de «dégel». Cette période se démarque par une certaine démocratisation de la société, avec l'arrêt des répressions staliniennes. Les prisonniers du Goulag reviennent alors chez eux, le corps de Staline est retiré du mausolée de la Place Rouge. 1962 voit la parution d'«Une journée d'Ivan Denissovitch». A Moscou, aux abords du monument à Maïakovski, des jeunes poètes se mettent à lire leurs œuvres, tandis que de nouveaux théâtres ouvrent leurs portes. Khrouchtchev propose aux artistes de créer des œuvres plus humaines, «qui plaisent aux gens» et montrent des sentiments personnels. C'est ainsi que sortent en 1957 «Quand passent les cigognes» de Kalatozov, au lyrisme intemporel, puis «Chevaux de feu» de Paradjanov, véritable poème d'amour et de mort, en 1964. L'Occident commence à découvrir le cinéma soviétique.

Mais dans le même temps, les attaques contre l'intelligentsia libérale, l'affaire Pasternak (provoquée la publication à l'étranger de son «Docteur Jivago» en 1957) et le procès pour parasitisme du jeune poète Brodsky (1964) remettent peu à peu en cause la possibilité même d'une véritable démocratisation de la politique culturelle de l'Etat socialiste.

Le courte période de «dégel» s'achève définitivement avec la démission de Khrouchtchev en 1964 et l'arrivée de Brejnev au pouvoir.

Le durcissement de la censure (avec notamment l'interdiction de projection d'«Andrei Roublev» de Tarkovski en 1966), les premiers procès contre des écrivains (le procès Siniavski et Daniel en 1966), l'écrasement du Printemps de Prague en 1968 et le début de l'émigration juive vers Israël (1971) témoignent avec le développement du mouvement de dissidents du retour aux anciennes méthodes totalitaires.

M. Gorbatchev, élu secrétaire général du Parti en 1985, met d'abord l'accent sur les réformes économiques. Mais dès 1986 des détenus politiques sont libérés, le célèbre défenseur des droits de l'homme A. Sakharov revient d'exil, des représentants de l'intelligentsia libérale sont nommé à la tête des revues et journaux, et la politique de «glasnost» («transparence») est instaurée. Entre 1986 et 1990 sont alors diffusés des œuvres littéraires (comme

«L'Archipel du Goulag») et des films (y compris ceux de Tarkovski) jusque-là censurés et interdits.

Askoldov : de l'autre côté du miroir

Dans «La Commissaire» Alexandre Askoldov reprend l'un des grands thèmes du cinéma soviétique: la guerre civile entre l'Armée Rouge et les Blancs, présentée généralement comme la lutte glorieuse pour la construction du pays des Soviets.

Mais Askoldov donne de cette guerre l'image d'une tragédie personnelle avant tout: celle d'une femme qui a perdu tous qu'elle avait d'humain – l'amour, la compréhension, la tendresse, la sensibilité, la compassion… et dont le corps même n'est plus un corps féminin. Elle semble l'incarnation de l'Armée Rouge. Pour Klavdia Vavilova, la commissaire, la vie en dehors la guerre et de la révolution n'existe pas. Mais à cause d'une grossesse inattendue, elle se trouve forcée d'abandonner les troupes militaires et installée dans un village chez une famille juive dans un village. Klavdia y est confrontée à la vie d'Efim et Maria Mahazannik, leurs six enfants et la grand-mère, qui mènent l'existence de tous ceux qui tentent de survivre sur les bas côtés de la lutte des classes, dans l'horreur de la guerre en s'efforçant de sauvegarder des valeurs humaines. Elle commence à ressentir des émotions, découvre l'amour, sa féminité et part à la guerre en abandonnant son enfant à une famille juive[1] qui finira ses jours dans les camps de la mort. La guerre civile n'est plus une marche triomphale du pouvoir soviétique mais une simple guerre impitoyable qui anéantit une vie humaine et l'amour.

Abouladze : la route du temple

«Le Repentir» d'Abouladze est une fable qui dénonce le totalitarisme et la dictature sous toutes leurs formes.

Maire d'une ville Varlam Aravidze meurt. Mystérieusement quelqu'un exhume son corps à plusieurs reprises. Pendant le procès le coupable justifie son crime épouvantable en dénonçant la dictature du maire et l'hypocrisie des habitants de la ville. Ses souvenirs nous dévoilent la vie de cette ville gouvernée en dictateur par Varlam.

Les indices historiques – les traits du dictateur, qui synthétisent ceux de Staline, Mussolini, Beria et Hitler, les juges en perruques, les carrosses côtoyant des voitures contemporaines, la garde en armure – se brouillent et nous empêchent de déterminer l'époque et le pays où se passe l'action du film. La bouffonnerie et le mysticisme se mêlent aux scènes tragiques basées sur des

[1] Il ne faut pas oublier qu'en choisissant des juifs comme héros principaux et positifs du film, dans un pays ou l'antisémitisme d'État est à son apogée, Askoldov condamnait son œuvre à une interdiction définitive. La réalisation du «Commissaire» valut à Askoldov la fin de sa carrière de cinéaste.

faits réels de l'époque stalinienne[2]. Personne n'est protégé du totalitarisme, il est universel. Tous les moyens sont bons au Dictateur pour régner. Véritable diable, il peut se montrer tant grossier que raffiné, malicieux que naïf, et capable d'adorer l'art comme de détruire le temple[3]. Le pouvoir sans limite du dictateur affronte un artiste, un créateur libre qui préfère se sacrifier que participer aux jeux du diable et faire partie de sa suite.

Puis les temps «sinistres» prennent fin, avec la mort du dictateur. Mais quel est l'héritage des enfants et des petits enfants du totalitarisme? Cette question s'impose alors comme la question centrale du film. Trois générations de la famille Aravidze[4] nous sont présentées. Le vieux Varlam, maire de la ville où se déroule l'action du film et dictateur fort et impitoyable, vient de mourir. Son fils Avel, qui veut perpétuer la loi de son père (bien qu'elle ait perdu crédit aux yeux de tous) tout en préservant sa propre tranquillité, change de méthodes.

[2] Notamment une scène ou des femmes et des enfants recherchent, à la surface de troncs d'arbre en provenance des camps de travail, des marques laissées par leurs proches déportés.

[3] L'édifice religieux dont il est question dans le film est chrétien mais il est désigné par les protagonistes au moyen d'un terme générique non spécifique, ne renvoyant à aucune religion particulière.

[4] Le nom de famille Aravidze n'existe pas en Géorgie, et le mot «aravin» dont il est dérivé signifie «personne». Le dictateur n'est rien, mais il est au plus près des traits de tous.

Il ne tue plus les gens, mais «soucieux de leur santé», les envoie en clinique psychiatrique. Le fils d'Avel, Tornike, découvre que le grand-père qu'il a respecté et aimé a envoyé à la mort des milliers de personnes innocentes, dont le père de Katevan, l'héroïne principale du film. Il réalise aussi que son père couvre les crimes de Varlam. Tornike reçoit cette vérité avec violence et il la paiera cher.

Katevan, qui est pâtissière, fabrique de splendides gâteaux à la crème en forme de temple, qui sont mangés et détruits comme l'a été le temple original de la ville, que son père a essayé de sauvegarder mais qui a été dynamité par Varlam. Dans la dernière scène du film, une vieille femme passe devant la pâtisserie demande à Katevan: «Est-ce que c'est la rue qui mène au temple?». «Non, c'est la rue Varlam»,- lui répond Katevan. La vielle femme dit alors qu'elle ne comprend pas à quoi peut servir une rue qui ne mène pas au temple. C'est un dialogue-clé du film. La vieille femme est interprétée par Veriko Andjaparidze, la grande vedette du cinéma géorgien, dont la brillante carrière, commencée dans des films muets des années 20, s'acheva avec ce dernier rôle et ces deux répliques de la fin de «Repentir». Le choix d'Andjaparidze souligne l'importance accordée par le réalisateur à cette scène.

Le temple en effet représente pour Abouladze non seulement le monde spirituel, mais aussi la mémoire. Pour éviter le retour des Varlams il est nécessaire de ne pas détruire le passé, de pouvoir s'y confronter et l'analyser, afin de pouvoir se repentir, faire le deuil et repartir en sauvegardant ce temple.

Lada Mamedova
Historienne d'art

*Paru en 2002 dans **Censurés**, programme du Ciné-club de l'Université de Genève.*